

Michel Cournil

# APOCALYPSE BLUE



LE PRINCIPE D'EXCLUSION

Michel Cournil

Apocalypse Blue

*Le principe d'exclusion*

© Michel Cournil, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7291-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## CHRONOLOGIE

*L'histoire racontée dans ce roman se déroule sur plus de soixante-dix ans. Elle n'est pas présentée chronologiquement. Le tableau ci-dessous aidera le lecteur perdu à se repérer dans le temps. Quant à l'espace...*

[illegible]

## CHAPITRE 1 : LUXEMBOURG

*Nicolas*

*Paris,*

*Mars 2020*

Je suis mort ce matin, mais je ne m'en suis pas rendu compte immédiatement.

Comme tous les samedis, en tout cas lorsque les intempéries ne m'offrent pas une excuse facile, je m'oblige à me dérouiller le corps ainsi qu'à me purger l'esprit, et je me livre au quasi rituel de la course à pied. C'est le seul exercice physique que je n'ai pas encore sacrifié. Comme un long trajet d'accès pourrait constituer un obstacle insurmontable à ma détermination chancelante, mon circuit a un point de départ et un point d'arrivée communs, mon domicile.

Même seul, je continue à habiter le petit appartement sous les toits que Virginie et moi avons pris à Paris, impasse Royer-Collard, à deux pas du Boulevard Saint-Michel. Je vis en fait en autarcie presque complète dans ce quartier, qui m'offre également mon gagne-pain officiel de professeur associé à deux ou trois établissements universitaires. En fait, je me décrirais plutôt comme un enseignant-chercheur en astrophysique... placardisé. Quant à ma vie sociale, elle repose désormais sur de rares activités culturelles et se nourrit essentiellement de rencontres aléatoires plus ou moins gratifiantes. Non pas que je sois un ours, mais il est vrai que mon besoin viscéral de longs moments d'isolement a souvent fait le vide autour de moi, nuisant considérablement à mon entretient et à ma vie affective. Seuls quelques fidèles, qui ont pu résister à la versatilité de mon humeur, me témoignent encore quelque intérêt, ou plus rarement amitié et amour. Tout ce côté sympathique de ma personnalité a évidemment empiré depuis le décès de Virginie.

J'essaie donc de trouver un épanouissement sportif modeste mais réel dans mes footings du samedi matin qui, comme de juste dans ce quartier, passent par le Jardin du Luxembourg. Sa verdure rafraîchissante constitue l'étape ultime et la récompense attendue d'un exercice de plus en plus laborieux. J'ai, un temps, convaincu l'un de mes collègues chercheurs de m'accompagner lors de ma sortie hebdomadaire. Je suppose que mon allure poussive et le peu d'intérêt de ma

conversation ne l'ont guère incité à poursuivre, même si, pour se défilier, il a invoqué l'excuse de quelque obligation familiale à laquelle j'ai fait semblant de croire et même de compatir.

Bref, ce matin-là, j'émerge difficilement d'une nuit agitée, payant l'addition d'une semaine de contrariétés et d'inefficacité professionnelles, aggravée par la soirée erratique et alcoolisée du vendredi qui est venu la couronner. Autant, tout au long de la semaine, les séances de travail en compagnie de collègues universitaires allemands en visite se sont avérées stériles et tendues, autant la dernière soirée à la brasserie la Gueuze, rue Soufflot, aura été tout aussi improductive pour la compréhension de l'Univers, mais restera comme un grand moment de convivialité. Je n'aurais, de toute façon, pas dû engager contre eux le concours de la dernière bière, perdu d'avance, et générateur de la brume éthylique qui toute la nuit a comprimé mon crâne, à la recherche d'une issue. Lorsque, ce matin, j'ai tenté un pied mal assuré hors du lit, un autre processus s'est mis en route. Divers fluides aigres ont entamé une trajectoire de yo-yo entre mon estomac et mes amygdales et ont bien failli avoir raison de ma sortie rituelle.

Mon renoncement est pratiquement acquis, quand ouvrant la fenêtre de toit de ma mansarde, pour échapper à l'étouffement, tel un plongeur en perdition qui remonte éperdument à la surface en quête d'une goulée d'oxygène salvatrice, je me sens soudain agréablement ragaillardi par le souffle d'air frais qui m'inonde alors et fait miraculeusement refluer les nausées nocturnes. Nous sommes marmars, mais le soleil est déjà vaillant et l'envie de profiter à plein de la douceur encore prometteuse de cette matinée déjà avancée l'emporte sur la tentation de l'inaction... Un tour sous la douche, un café rapide, tee-shirt, short, baskets... quinze minutes après, je pousse la lourde porte de l'immeuble et entame en petites foulées prudentes mon circuit habituel.

Je comprends rapidement que ma résurrection ne sera que partielle et provisoire. À l'approche de mes quarante-cinq ans, ce décrassage matinal sera plus une épreuve qu'un plaisir. Je m'engage tout de même sur le Boulevard Saint-Michel que je remonte avec confiance sinon ardeur. Pour détourner mon attention de mes rotules douloureuses, de mon souffle plutôt court et de mon estomac bouillonnant, je fais comme d'habitude et j'ai recours aux forces de l'esprit ! Je me reconnecte en fait à mon sujet de recherche actuel, au sein duquel je patauge depuis trois ans et une semaine, malgré le soutien récent de la science

germanique. Évidemment, je n'escompte qu'une faible probabilité de progrès dans la compréhension des signaux galactiques atypiques. Ce magnifique thème justifie en effet mon salaire et m'a valu, dans un premier temps, une certaine reconnaissance suivie aujourd'hui de suspicion voire d'opprobre. Mais, chez tout scientifique, même modeste, persiste toujours l'espoir que des conditions inhabituelles pourraient susciter un éclair de génie ou une bouffée de sérendipité, précurseurs d'une découverte majeure.

En tout cas, la mise en route des rouages rouillés de mon intellect fait passer au second plan, au moins momentanément, mes misères physiques. Dans ma bulle, d'ailleurs, je n'accorde définitivement plus aucune attention au trajet que j'ai maintes fois parcouru, tel un vieux cheval de manège. Je ne sors de ma rêverie cosmique qu'au niveau de la place Denfert-Rochereau dont le contournement exige tout de même une certaine attention, si je veux continuer sans accident en direction du parc Montsouris, comme je le fais habituellement. Mais, ce matin, j'estime que la version courte de ma sortie hebdomadaire sera largement suffisante et je fais demi-tour, changeant tout de même de rive au niveau de l'intersection avec le boulevard Arago. À l'approche de Port Royal, je tente un petit sprint sur l'avenue Denfert-Rochereau, dont les trottoirs suffisamment larges et peu encombrés, ce samedi matin, me semblent un terrain favorable à une hausse de régime.

C'est alors que mon cœur exprime discrètement sa protestation par l'intermédiaire de ce qui me paraît être une palpitation suffisamment douloureuse pour être impressionnante. En tout cas, je n'en ai pas éprouvé de telle jusqu'alors. Je m'arrête net et, prenant appui sur l'un des frêles platanes plantés récemment, j'attends, résigné, la suite des événements. En fait, la perturbation de mon système circulatoire semble s'évanouir progressivement. L'accélération de mon rythme cardiaque, qui subsiste encore deux à trois minutes, me paraît plutôt due à l'angoisse qui m'a étreint un moment, mais desserre petit à petit son emprise.

Je sais cependant qu'il n'y aura pas éternellement de miracle. Le surpoids, le manque de sommeil, le stress au boulot et l'abus d'alcool sont les fossoyeurs qui m'attendent en se frottant les mains à l'aube de ma prochaine décennie, comme ils ont emporté mon père au même âge. L'inévitable recommandation d'un changement de vie que je ne veux pas entendre me fait repousser depuis des années la prise de rendez-vous chez un médecin. Sans doute, ne suis-je pas prêt à

entendre le constat patent d'un processus de délabrement annoncé. Mon mode de vie me met certainement peu à peu en danger mais, à quarante-cinq ans, il est hors de question de remettre en cause ma liberté actuelle, dérisoire mais réelle. Dans la morosité de mon quotidien, depuis six mois que je me suis retrouvé seul, je suis encore capable de trouver quelques petits bonheurs simples, capables de relancer périodiquement ma fragile mécanique psychique... et je m'en contente.

Justement, j'aperçois à quelque distance les verrières de la Closerie des Lilas largement occultées par la verdure. Dans ce cadre fleuri et raffiné, j'ai partagé tant de belles soirées avec ma chère Virginie. Comme souvent, je m'accorde un petit détour nostalgique, consulte la carte et me rassure en y retrouvant les grands classiques qu'elle aimait tant. Je m'amuse aussi à repérer les emplacements des tables que nous avons occupées tous les deux, et reconstitue ainsi par bribes quelques moments de plaisirs évanouis.

Je reprends prudemment le cours de ma cavalcade et longe bientôt l'austère façade de l'École des Mines. J'accélère machinalement mon allure comme pour échapper à l'attraction de ce lieu autrefois prestigieux mais qui, depuis le déménagement hors Paris annoncé de l'administration et des étudiants, pourrait devenir de plus en plus le havre d'accueil de scientifiques sans logis ou has been comme moi.

Le Jardin du Luxembourg m'accueille enfin. J'ai toujours aimé cet espace. Protégé par ses grilles vertes aux piques dorées, il constitue pour moi un royaume de verdure où des blanches statues de reines offrent une haie d'honneur au coureur sans grade que je suis. J'apprécie aussi, de temps en temps, de m'y asseoir pour lire à l'ombre, auprès de Georges Sand, dont je sens le regard critique par-dessus mon épaule. La pauvre, elle doit se sentir bien seule ! Son Frédéric est exilé à l'autre extrémité du parc, enfoui dans le feuillage et caché à sa vue, homme-tronc un peu ridicule sur son piédestal. J'imagine avec un amusement cruel les fourmillements de ses doigts fantômes, privés de clavier pour l'éternité.

Mon parcours dans le jardin est essentiellement aléatoire et dépend de l'humeur du jour. Il m'arrive quelquefois de m'imposer, en un temps donné, la visite d'un maximum de statues ou bien d'organiser mon circuit selon la thématique du jour : littérature, musique, politique. Cet exercice à la fois physique, ludique et intellectuel m'est personnel et je n'oserais parler à personne de ces obligations un peu ridicules, ce qui explique également ma préférence



pour les sorties solitaires.

Ce matin, je n'ai pas vraiment le goût pour la flânerie et je décide donc d'emboîter la foulée d'un petit groupe d'une douzaine de coureurs, dont les motivations me semblent classiquement sportives, et l'allure compatible avec mes capacités du jour. Nous sommes apparemment partis pour faire quelques tours de l'enclos, empruntant les larges travées. J'espère quand même quelques prochains détours dans les petites allées latérales. En fait, je suis comblé par cette rencontre, car je découvre rapidement que mes compagnons sont des enseignants et étudiants d'une Ecole de Design de Milan en séjour culturel à Paris. Ils désirent découvrir la variété artistique et botanique des principaux parcs de la capitale, mais, ils le font en courant du fait de leur programme chargé qui doit être couvert en peu de jours ! Je ne me permets pas de critiquer cette pratique qui relève de l'accélération dérisoire des comportements actuels, mais je n'en pense pas moins. Le fait d'avoir trouvé fortuitement des compagnons improbables, à la fois raffinés et sportifs, parmi lesquels, je ne le nierai pas, quelques très jolies femmes, me réduit à un silence que je veux approuver.

Je n'ose pas leur demander quel parcours ils comptent emprunter maintenant mais, au bout d'une vingtaine de minutes en leur compagnie, je commence à approcher la durée standard de mes sorties et surtout à sentir une certaine lassitude s'emparer de moi. Si je les quittais brutalement, notre aventure commune finirait là, alors que je peux espérer encore côtoyer quelques membres du groupe dont l'après-midi est libre au-delà de cette course partagée. J'ai l'idée, dans mon plus bel italien, de leur proposer un détour assorti d'une petite pause par la Fontaine Médicis, de l'autre côté du parc. J'ai en fait lu récemment, dans un petit opuscule consacré à ce joli monument, toute une série de détails historiques, culturels et architecturaux qui ne peuvent que passionner de futurs designers. Je suscite, comme je l'espère, l'adhésion générale et essaie de me remémorer rapidement les quelques points susceptibles d'intéresser un public cultivé et exigeant, sans risquer de passer pour un imposteur.

Craignant sans doute de n'avoir pas son comptant d'effort physique compte tenu de la pause annoncée, l'un des étudiants propose de conclure cette étape par un sprint. Mon italien livresque ne me permet pas de comprendre quelle récompense sera accordée au premier, ni quel gage incombera au dernier, mais l'accueil enthousiasme des plus jeunes de notre troupe ne m'autorise pas à demander des éclaircissements ni évidemment à émettre une quelconque

contestation. Au signal, la troupe s'élance vers la fontaine... Je n'ai évidemment pas l'intention de relever ce pari juvénile mais, la dernière place risquant de réserver quelque surprise dont je me méfie, je fais quand même un effort minimum pour me maintenir au niveau des premiers lâchés. Pas si simple, car je suis vraiment dans un triste état de forme et je dois fournir un effort sérieux pour suivre l'allure des plus âgés de la troupe, deux femmes professeures en l'occurrence.

Les plus jeunes, déjà arrivés au but que j'ai fixé, se sont massés de part et d'autre du bassin et, de loin, nous encouragent. Ma stupide fierté de macho m'incite à accélérer pour décrocher mes deux compagnes. Je suis vraiment à bout de souffle mais il ne me reste que deux à trois mètres à accomplir. C'est alors que la vague revient. Refluant de ma poitrine, elle me submerge à nouveau, non pas de douleur, mais d'un éblouissement suivi d'un engourdissement presque agréable. Heureusement, comme précédemment, le malaise se dissipe rapidement, enfin, presque totalement, car je conserve dans la vision un flou étrange ainsi qu'une perception altérée des couleurs. Je discerne toutefois très clairement mes compagnons italiens, maintenant rassemblés, et penchés au-dessus de l'un deux, allongé au sol. Décidément, je ne suis pas le seul à avoir présumé de mes forces. Le pauvre diable, affalé face contre terre, doit avoir à peu près mon âge. Je ne suis apparemment pas le seul à porter un short improbable ni un maillot un peu trop moulant pour un abdomen en pleine expansion. Quand on le retourne pour tenter de le ranimer, je vois alors qu'il s'agit de moi.

J'ai longtemps considéré les écrits et témoignages relatifs aux expériences de mort imminente comme des spéculations de pseudo-psychologues, ou des actes de prosélytisme religieux plus ou moins masqués jusqu'à ce que, Fahrid, l'un de mes jeunes collègues de l'administration me raconte sa propre histoire, alors que nous échangeons au moment du décès de ma mère. Lors d'une opération chirurgicale, il s'était trouvé momentanément en arrêt cardiaque. Il prétend avoir vu alors distinctement les médecins et infirmières s'affairer autour de son corps inconscient, pour tenter de le ranimer, comme s'il les observait depuis le plafond de sa chambre d'hôpital. Il avait attribué par la suite cette impression étrange à ses capacités résiduelles de perception, malgré son inconscience apparente, mais certains détails visuels dont il se souvenait ne semblaient pouvoir s'expliquer que par une situation de décorporation, d'ailleurs maintes fois mentionnée par des personnes revenues des frontières de la mort.